Persée
http://www.persee.fr

L'invention de la Bretagne

Catherine Bertho

Actes de la recherche en sciences sociales, Année 1980, Volume 35, Numéro 1
p. 45 - 62

Voir l'article en ligne

L'invention de la Bretagne Genèse sociale d'un stéréotype. C'est au lendemain de la Révolution, au moment où les provinces disparaissent comme entités politiques, qu'elles se constituent comme objets culturels. En ce qui concerne la Bretagne, des représentations codifiées s'élaborent à partir d'éléments empruntés à la culture matérielle rurale (habitat, costume...), à la langue, à la race, au climat, et se cristallisent en stéréotypes. Leur charge idéologique et politique évolue en fonction de la place des différentes générations d'auteurs dans le champ littéraire et de la position de leur public. L'évolution du stéréotype régional est très directement liée à celle de la représentation du paysan en général : découverte du paysan sous le Consulat et l'Empire ; élaboration d'une représentation «noire» sous la Restauration ; passage à une vision plus aimable et en même temps conservatrice dans la seconde moitié du XIXe siècle ; apparition d'une dimension dérisoire au plus fort de l'émigration rurale après 1880. Elle ne lui est cependant pas totalement réductible dans la mesure où la déréalisation de la vie rurale et son érection en spectacle est beaucoup plus poussée dans le cas des stéréotypes régionaux et où cela favorise la fixation sur le stéréotype régional de contenus politiques et idéologiques stables : la Bretagne par exemple est un lieu d'investissement privilégié où des générations successives (légitimistes de 1830, républicains d'ordre de 1870, émigrés de fraîche date de 1900, petits-bourgeois bretons de 1930, «nouveaux régionalistes» d'après 1968 enfin) vont projeter l'utopie d'une société agraire sans histoire et sans conflits.

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.
Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir http://www.sup.adc.education.fr/bib/). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

L'INVENTION DE LA BRETAGNE GENESE SOCIALE D'UN STEREOTYPE

catherine bertho

La perception de la spécificité des différentes provinces françaises apparaît sous la Révolution et l'Empire, au moment où les provinces cessent d'être des entités politiques. Jusque-là, il n'y avait pas de discours cohérent et organisé sur la province et encore moins sur la région. Désormais, chaque province se voit reconnaître une histoire, avec ses monuments et ses grands hommes, une géographie, un sol, un climat et des hommes, des paysans, avec leur mode de vie (leur folklore) et les traits caractéristiques de leur race. En 1830, on peut considérer que les catégories de la description des provinces françaises sont fixées. En revanche, si le cadre est désormais au point, le contenu évolue. La représentation de la Bretagne par exemple fait toujours appel aux mêmes termes : la nature du pays, le folklore, la race celtique ; mais selon les époques, la lande est sinistre ou bucolique, le costume étrange ou ravissant, le Breton sauvage ou pieux. On peut ainsi repérer des «époques» caractéristiques où, à une forme donnée de la représentation provinciale (la Bretagne sauvage de l'époque romantique par exemple) correspondent des auteurs particuliers, un type d'écrits privilégié (le roman noir), un public caractéristique, des fonctions idéologique et politique spécifiques.

Une province parmi d'autres : la Bretagne

Les représentations qui touchent à la Bretagne sont particulièrement caractéristiques des usages sociaux d'une image régionale pour trois raisons essentielles. En premier lieu à cause des Celtes : ceux-ci, ou leurs épigones, les Gaulois, font office à partir de la fin du XVIIIème siècle, d'ancêtres communs à presque toutes les populations paysannes (1) de la France. Parce qu'ils parlent breton, et parce que la péninsule a été effectivement recolonisée par des populations celtiques au VIème siècle, les Bretons font figure de celtes-véritables, sortes de fossiles anthropologiques arrivés intacts du fond des âges et dont les traits caractéristiques auraient gardé plus de force que ceux de leurs voisins. Une autre raison contribue à donner à l'image de la Bretagne une place particulière dans la conscience collective du XIXème siècle : la chouannerie. Les révoltes rurales qui se sont succédées à partir de 1792 ont traumatisé durablement l'opinion. Elles n'ont été le fait que d'une partie de la Bretagne mais l'historiographie banale a eu vite fait –la statistique des titres en témoigne– de créer l'image d'un grand Ouest uniformément chouan et bocager s'étendant du Mans à l'Iroise. Enfin le réel retard économique du pays a renforcé l'impression d'un monde archaïque. Le décalage est surtout sensible après 1850 au moment où l'industrialisation s'accélère dans une bonne partie de la France et où, simultanément, s'écroulent les activités économiques traditionnelles en Bretagne (toiles, cabotage, mines). L'expérience paraît soudain confirmer l'apparence.

Tout ceci cependant fonctionne plus comme amplificateur que comme déterminant véritable des caractéristiques attribuées à la province. Lorsque la province française dans son ensemble est réputée sauvage, la Bretagne paraît simplement plus sauvage (... parce que celte, archaïque, et chouanne) ; lorsque la province française tout entière est censée être catholique et conservatrice, la Bretagne est plus catholique et plus conservatrice (toujours parce que celte, archaïque et chouanne...). Cette exacerbation permanente ne doit pourtant pas masquer l'essentiel : la chronologie, le mode de formation, les fonctions assurées par l'image de la

1 –Ils étaient depuis le XVIème siècle les ancêtres mythiques de la nation française. Cf. C.G. Dubois, *Celtes et Gaulois au XVIème siècle, le développement littéraire d'un mythe nationaliste*, Paris, Vrin, 1972. Ils deviennent au début du XVIIIème siècle, dans les controverses autour des théories de Boulainvilliers, les ancêtres du peuple français opposés aux Francs d'où serait issue la noblesse française.

Bretagne s'inscrivent dans des évolutions sociologiques, politiques et esthétiques nationales dont on peut suivre la chronologie sur près de deux siècles.

L'histoire, en la matière, débute par une absence : l'époque où la Bretagne pas plus que les autres provinces n'avait d'image au sens moderne du terme. Avant la fin du XVIIIème siècle, on ne repère rien de ce qui nourrira par la suite les représentations collectives contemporaines : ni groupes d'auteurs cohérents, ni support littéraire spécialisé, ni même genre d'élection. La Bretagne n'est pas un sujet en soi et pour soi. Aucun des grands écrivains nés en Bretagne –de Duclos à Lesage– ne traite de sa province natale. Les genres littéraires qui seront le support de toute la littérature consacrée à la Bretagne au XIXème siècle, le roman, l'érudition historique, l'essai régionaliste n'existent pas en tant que tels. Non qu'on ne parle nulle part de la province. Des historiens, des voyageurs, des administrateurs en traitent bien évidemment. Mais à aucun moment ce qu'ils en disent ne s'organise autour de la notion de personnalité provinciale telle qu'elle s'impose après 1789 (pour user de jalons consacrés).

L'histoire par exemple est loin de jouer le rôle qui sera le sien au XIXème siècle. Parce qu'elle est le fait d'historiographes, qu'ils soient du duc, du roi, ou des États de Bretagne, elle est le véhicule de grands conflits politiques archaïques. L'histoire est recherche de preuves pour asseoir des droits dans un contexte féodal : droit du roi à recevoir l'hommage des ducs de Bretagne, droit des princes de Rohan au titre de princes étrangers, droit des États à défendre «les antiques libertés de la province». De même la littérature ne présente aucun ensemble cohérent d'ouvrages qui seraient consacrés à la province : pas de romans, pas d'essais, encore moins de récits de voyages «en Bretagne». Les rares indices que l'on peut glaner dans une production forcément disparate puisque les titres en sont rassemblés selon des critères qui leur sont largement postérieurs, corroborent l'inexistence d'une spécificité bretonne : sous le vocable de breton par exemple, nobles et paysans sont encore confondus, et le Breton n'est qu'une sorte de figure exacerbée du provincial.

Quant aux écrits des administrateurs –mémoires d'intendants notamment– et aux récits des voyageurs, ils font de la géographie ou de l'économie en Bretagne; ils n'écrivent pas la géographie ou l'économie de la Bretagne. Les modes intellectuelles –le passage d'un mercantilisme diffus à une physiocratie vulgaire chez les voyageurs frottés d'économie par exemple– ou les modes esthétiques –passage d'une esthétique toute classique à une sensibilité romantique– marquent la description du pays : le paysage en lui-même n'impose rien, il n'y a pas d'esprit des lieux. La Bretagne n'est pas uniformément sauvage et pluvieuse et surtout il n'y a aucune systématisation régionale. Enfin pour ce qui est de l'étude des mœurs et du caractère des Bretons, ces deux béquilles de l'ethnographie rurale, c'est un domaine à la fois absent en tant que tel et présent par bribes. On rencontre à l'occasion des notions éparses sur la danse, la lutte bretonne, le costume. En plein XVIème siècle par exemple, Ambroise Paré accompagnant les maréchaux de Laval et de Rohan venus défendre les côtes de Crozon et du Conquet note : «Monsieur d'Estampe, pour donner passe-temps et plaisir à mesdits seigneurs de Rohan et Laval, et autres Gentilshommes, faisait venir aux festes une quantité de filles villageoises pour chanter des chansons en bas-breton, où leur harmonie estoit de coasser comme grenouilles lorsqu'elles sont en amour. Davantage leur faisoit danser le Trihori de Bretagne, et n'estoit sans bien remuer les pieds et fesses. Il les faisoit moult bon ouyr et voir» (2). Trois siècles plus tard, le bailli de Mirabeau en tournée d'inspection militaire relate à son tour à son frère : «J'ai rencontré beaucoup de paysans qui remplissaient les ornières de pierres. Ils avaient de larges culottes apparemment suivant la coutume du pays» (3).

Ces remarques ne doivent pas faire illusion : bien qu'elles se rapportent au mode de vie des ruraux, elles ne sont pas l'indice d'un intérêt suivi, organisé en savoir cohérent. Pendant ces trois siècles le fond de l'attitude des voyageurs n'a guère changé : les observations restent toujours fortuites, éparses, et les éléments de la culture rurale ne sont jamais rassemblés et étudiés pour eux-mêmes. Un élément important cependant intervient dans la seconde moitié du XVIIIème siècle. Une interrogation de type ethnographique, qui prend les «mœurs et usages» des ruraux français comme objet particulier de ses investigations se dessine. Un certain Billardon de Sauvigny par exemple, littérateur «sensible» de son état, fait paraître en 1768 (4) une série de petits romans ainsi conçus : il s'agit de la mise en scène d'un trait de mœurs édifiant observé dans les campagnes du royaume. La Bretagne a sa place dans cette galerie puisque *L'isle d'Ouessant* y voisine avec *La rosière de Salency* (5). On y décrit le communisme primitif et patriarcal qui règnerait dans l'île. Mais le titre global du recueil *L'innocence des premiers âges* indique bien l'inspiration très rousseautiste de l'entreprise. Aussi bien dans son versant négatif (les dénonciations de Voltaire ou de Montesquieu) (6) que dans son versant positif (le roman de Billardon) la vision du Breton en tant qu'objet d'une interrogation ethnographique se construit d'abord à partir de l'idéologie du sauvage. Ce sont les îles de l'Atlantique qui sont les premières étudiées sous cet angle parce que –lieux clos et isolés– l'on y projette les utopies du bon et du mauvais sauvage. L'interrogation pourtant reste très philosophique. Tout comme reste philosophique l'approche du problème linguistique : il s'agit de retrouver la langue de l'origine et jamais la spéculation théorique n'est rapprochée d'observations faites en Bretagne même.

2–*Voyage d'Ambroise Paré en Bretagne*, éd. par J. Trevedy, Quimper, Salaün et Rennes, Caillure, 1890, p. 13.

3–L. de Loménie, *Les Mirabeau, nouvelles études sur la société française au XVIIIème siècle*, Paris, 1879, t. 1, pp. 243-270.

4–L. Billardon de Sauvigny, *L'innocence des premiers âges en France*, Paris, de Lalain, 1768 (rééd. 1778).

5–Sur la rosière de Salency et la découverte du peuple vertueux, voir M. de Certeau, *La culture au pluriel*, Paris, Uge, 1972, p. 60.

6–Cité par L. Trenard, Images de la Bretagne dans la presse du XVIIIème siècle, *Annales de Bretagne*, 83 (4), 1976, pp. 585-604.

Les seules données anthropologiques appliquées aux Bretons dans leur ensemble demeurent les enseignements «immémoriaux» de la caractérologie (7) des nations. Leurs sentences patiemment collectées par les érudits du XIXème siècle ont nourri l'illusion qu'il existait depuis toujours un savoir stéréotypé sur le caractère de la race, lui-même appuyé sur une permanence objective. En fait, à y regarder de près, le savoir de la caractérologie des nations est constitué de sentences disparates où l'on retrouve sans peine les interrogations de ceux qui l'ont constitué : marchands soucieux de la psychologie de leurs futurs clients ou hommes du roi préoccupés de la fidélité des sujets. En outre jamais ces observations ne sont liées à la race celtique de façon systématique.

Au XVIIIème siècle, il n'existe pas d'image spécifique de la Bretagne, pas plus que d'une autre province : les éléments épars que l'on peut rassembler, en grande partie à partir de critères empruntés au siècle suivant, n'ont ni public, ni fonction, ni même de support particulier. A la faiblesse du roman, l'archaïsme de l'écriture de l'histoire, l'indigence de l'ethnographie rurale, encore dans les limbes, correspond l'absence d'image régionale en tant que telle et encore plus du stéréotype, du moins si l'on refuse ce nom aux bribes peu cohérentes, mais il est vrai largement répandues, qui constituent la caractérologie des nations.

Le Breton ou les fonctions d'un stéréotype

C'est de la Révolution qu'il faut dater la naissance de la représentation provinciale telle qu'elle est encore en usage. Les éléments qui forment l'image moderne des provinces sont au nombre de trois : elle se construit autour d'un personnage rural et d'une personnalité géographique; sa production correspond à des auteurs et à un public identifiables; des options politiques et idéologiques précises s'y investissent selon une chronologie tout à fait repérable. Au total, le stéréotype provincial est caractéristique de la culture politique du XIXème siècle et du XXème siècle.

C'est sous la plume des administrateurs et des savants de la République, du Consulat et de l'Empire que se structure pour la première fois la notion de personnalité provinciale à partir de quatre éléments associés : une civilisation rurale, saisie essentiellement à travers ses signes extérieurs (les costumes, coutumes, rites et superstitions... du folklore), une race, une langue et un paysage. Il est désormais classique de reconnaître à l'origine de ce savoir des interrogations très administratives et politiques qui par la suite s'effacent. Il faut en effet environ 40 ans à l'ensemble des connaissances de type folklorique accumulées sur la Bretagne pour se débarrasser des prémisses politiques qui marquent leur naissance. Pour la Bretagne comme pour les autres provinces, on oublie les interrogations en termes de pouvoir (ce paysan est-il un citoyen soumis, un agriculteur efficace ?) qui ont fait converger les regards vers un rural auparavant ignoré. La recherche se donne dès les années 1800 comme pure curiosité érudite que justifie le phantasme de la disparition des coutumes. Phantasme, le terme a sa place ici, non qu'il soit inexact que les habitudes rurales changent et que certaines disparaissent, mais parce que leurs traits constitutifs sont perçus par les observateurs comme un stock constitué une fois pour toutes dans les temps reculés et dont la trace irait en s'affaiblissant tous les jours. Les usages ruraux ne sont nullement considérés comme des réalités évoluant à aussi juste titre que les modes urbaines ou les habitudes des notables. Au contraire, elles sont conçues comme un précieux dépôt —c'est le terme employé— légué par les ancêtres et que des héritiers ignorants de la valeur du magot dilapideraient par négligence. L'entreprise érudite des notables folkloristes a dès lors une justification : sauver ce «trésor», qui la dispense d'autres interrogations.

Au-delà de ces prémisses généralement admises et qui fondent la possibilité même de parler d'une personnalité provinciale, deux traditions s'élaborent en parallèle tout au long du XIXème siècle. La première est le fait d'hommes du terrain, selon les normes de l'époque, la plupart du temps de notables locaux. Ils collectent assez précisément des données qui portent aussi bien sur l'archéologie que sur les costumes, sur les façons culturales que sur les dialectes. Mais parce qu'ils appartiennent aussi à un milieu de propriétaires très directement impliqués dans les rapports de production locaux (8), leurs interrogations ne négligent pas les aspects économiques et contemporains. Le paysage social et économique de la Bretagne qu'ils dessinent est fouillé et différencié : on y trouve des paysans riches et des paysans pauvres, des propriétaires, des fermiers et des tenanciers à domaine congéable (9), le costume évolue et l'ardoise remplace les toits de chaume.

Cet aspect, toute la littérature nationale, qui se nourrit des écrits des érudits locaux, le passe sous silence. Elle transforme l'anthropologie (ou l'ethnographie comme on dit après 1860) en folklore en ne retenant dans les descriptions de la civilisation rurale que les signes extérieurs de la civilisation des mœurs : le pantalon large et le chapeau, la coiffe, le calvaire, le pardon... Ce sont ces éléments simples, accrochés à un réseau de significations élémentaires, toujours les mêmes, qui nourrissent le stéréotype. L'opinion nationale ne retient des éléments de la personnalité provinciale

7—Cf. J.C. Baroja, *Le mythe du caractère national et son élaboration pour l'Espagne*, Lyon, Federop, 1975. Baroja analyse comment la caractérologie des nations s'est élaborée pour l'essentiel au XVIème siècle alors que naissaient les états modernes.

8—Docteur Habasque, *Notions historiques, géographiques, statistiques sur le littoral des Côtes-du-Nord*, Saint-Brieuc, Guyon et Guingamp, Jollivet, 1833. Cf. aussi Lettres morbihannaises, *Lycée armoricain*, 1823-1826 et B***, Notice sur les mœurs, usages et coutumes des bas-bretons, *Lycée armoricain*, 1823.

9—Forme de possession sur sol caractéristique de la Coutume de Bretagne dont le sort n'a pas été clairement réglé par la Révolution et qui se perpétue jusqu'à la fin du XIXème siècle en certains endroits, la tenure à domaine congéable donne lieu à une copieuse littérature.

que ce dont elle peut faire usage : les indices de l'altérité d'une civilisation rurale collectés au niveau des mœurs. Tout se passe comme si cette transformation correspondait aux attentes d'un public précis. En effet la bourgeoisie nationale de plus en plus urbaine, de moins en moins impliquée dans la gestion de domaines fonciers, qui lit les livres consacrés à la province, est peu concernée par l'analyse du système économique rural. En revanche une interrogation politique la presse : comment concevoir ce monde rural si proche et si différent, étranger donc menaçant ? Or cette interrogation se nourrit d'observations purement extérieures sur les modes de vie, réduits aux gestes qu'ils supposent.

L'émergence de l'image provinciale au XIXème siècle a un aspect très concret qu'une simple statistique des titres élaborée à partir des bibliographies (10) spécialisées met en évidence : après 1820 la quantité des livres consacrés à la Bretagne enfle numériquement, qualitativement elle éclate. Histoire, économie, littérature, pamphlets politiques, poésie, archéologie... pratiquement tous les genres sont mobilisés. On parle de la Bretagne partout et sur tous les tons. Or, malgré des différences dues à la diversité de ces écrits et à l'ampleur du champ chronologique, la production littéraire consacrée à la Bretagne conserve, tout au long du XIXème siècle, une certaine cohérence.

On ne peut éluder en premier lieu l'importance des études économiques à des fins très pratiques et très immédiates. Celles-ci comprennent aussi bien une étude sur le canal de Nantes à Brest qu'un rapport sur l'amélioration des races chevalines, dus tous deux à la plume de notables locaux. Réalisées souvent dans le cadre de sociétés savantes, ces activités «utilitaires» ne sont pas dissociées des approches littéraires ou savantes. Ces séries de propositions d'action –car c'est à cela qu'elles reviennent en fin de compte– ainsi que la frénésie de collecte de renseignements «statistiques» qui s'empare des mêmes auteurs, semblent liées à une sorte de prise de possession intellectuelle : l'espace provincial ou l'espace départemental, l'un n'étant pas exclusif de l'autre, sont le champ d'application privilégié de l'activité sociale comme de l'activité intellectuelle du notable. L'érudition n'est qu'une version de la prise en charge de la gestion des affaires et la bourgeoisie, surtout, s'y adonne avec passion (11).

Le phénomène est particulièrement sensible au niveau de l'histoire. L'histoire locale, œuvre des érudits locaux, est un genre qui prolifère soudain, rendant complètement caduque l'histoire féodale et politique qui visait à fonder l'identité et les revendications provinciales au siècle précédent. Elle contribue à la formation d'une nouvelle identité régionale en donnant à l'image de la Bretagne ses thèmes dominants. Ceux-ci sont d'autant plus efficaces qu'il s'agit d'une histoire organisée autour de personnages faciles à portraiturer, statufier, transformer en symboles. Le moyen-âge de l'indépendance ducale et des chevaliers bretons, bientôt relayés par les corsaires, puis par les Chouans, illustre ainsi un esprit provincial qu'on suppose indomptable et fidèle, tandis que les druides et les monographies de cathédrales rappellent que le Celte est mystique et religieux. Cette production érudite constitue le matériau de base de la littérature touristique, des guides et des itinéraires. Elle contribue à faire du «paysage» offert au touriste un espace lisible, hérissé de lieux consacrés, vestiges monumentaux auxquels correspond immanquablement l'anecdote ou le personnage qui lui donne son sens et son nom. Les écrits touristiques relaient ainsi à destination du grand public le contenu et les déformations de la recherche historique érudite. Cependant ce sont surtout le roman et l'essai littéraire, genres caractéristiques du siècle, qui «portent» l'image de la province (12). Pour la première fois on voit en effet des ouvrages entiers consacrés à définir et illustrer l'âme de la Bretagne, sa vérité, son essence... Preuve s'il en était besoin que désormais la chose existe ou du moins qu'on la cherche. Les romans se définissent désormais par le fait qu'ils parlent de la province. Dans certains titres romanesques, tels que *Branches de bruyère, nouvelle bretonne*, le signifiant efficace à l'adresse du lecteur c'est «roman breton» ou «nouvelle bretonne».

La troisième caractéristique de l'image provinciale au XIXème siècle est sa plasticité : les grands conflits politiques ou idéologiques s'y projettent clairement. Sous la Restauration, c'est une représentation fortement imprégnée des thèmes du romantisme noir qui domine. La figure autour de laquelle se cristallise le stéréotype régional à cette époque est masculine. C'est celle d'un homme en bragou-bras à cheveux longs, armé d'un pen-bas (13), se profilant sur un ciel d'orage dans un décor de ruines gothiques. Autour de 1850 le système de connotations attachées aux stéréotypes bretons se renverse en partie. La Bretagne

10–Cf. C. Bertho, Les enseignements d'une bibliographie : les livres consacrés à la Bretagne au XIXème siècle, *Revue française d'histoire du livre*, 20, 3ème trimestre 1978, pp. 6-33.

11–Au niveau statistique, l'idée qui veut que ce soit l'aristocratie qui revivifie la recherche historique locale en se repliant sur ses terres après 1830 ne rend pas compte de l'ampleur du phénomène : la bourgeoisie locale était déjà au travail et y restera. Les notables de la République et de l'Empire en demi-solde, puis les Capacités de Monarchie de juillet en quête de respectabilité s'étaient depuis longtemps déjà fait les fantassins de l'érudition locale.

12–Les jalons en sont précis : 1794, Cambry écrit un *Voyage dans le Finistère* qui sera copié 50 ans durant ; 1828, Balzac connaît son premier grand succès avec *Les Chouans* situé à Vitré, auquel succède en 1829 *Béatrix*, dont l'action se passe à Guérande. En 1835, Émile Souvestre renouvelle complètement le genre avec *Les Derniers bretons* qui connaît de nombreuses rééditions. A la même date, le *Barzaz-Breiz* du vicomte Hersart de La Villemarqué se veut la révélation de la poésie populaire bretonne. Ensuite les poèmes de Brizeux (*Marie*, 1831 ; *Les Bretons*, 1845...), les romans de Paul Féval (*Le Loup blanc*, 1843), les écrits d'Ernest Renan, d'Anatole Le Braz (*La légende de la mort*, 1892) ou de Charles Le Goffic (*Amour breton*, 1889) prennent le relais, chacun dans leur secteur. Il ne faut pourtant pas oublier qu'entre ces points forts prolifère une multitude de petits romans, de piètre qualité littéraire au regard de la postérité et donc oubliés mais dont la vogue à l'époque atteste au moins qu'ils répondaient à une demande.

devient la province par excellence où l'opinion conservatrice projette l'utopie réactionnaire d'une société agraire vivant sans conflits sous la houlette de ses maîtres traditionnels. Le personnage le plus typique devient alors féminin : c'est la jeune Bretonne en coiffe, symbole transparent, quoique inlassablement commenté, de l'innocence, agenouillée au pied d'un calvaire. Vers la fin du siècle enfin, un autre système de signes se juxtapose aux précédents. Le Breton devient dérisoire. Bécassine voit le jour et vers 1900 les chansons de Théodore Botrel diffusent des représentations grotesques du type «Ils ont des chapeaux ronds».

Les artisans de la représentation provinciale : 1800-1850

C'est entre 1790 et 1834 que s'élaborent les instruments intellectuels qui permettront désormais de penser une province française en termes de personnalité régionale. Il s'agit d'un mouvement relativement lent et surtout composite. En effet l'image de la province est un enjeu dans des conflits qui prennent des formes à la fois politiques (libéraux contre ultras), artistiques (romantiques contre classiques) et sociales (province contre Paris), oppositions qui ne se recouvrent jamais complètement.

Pour la commodité de l'analyse, on peut distinguer trois phases : une première période où les administrateurs de la Révolution et de l'Empire inventent, sans concurrents, une nouvelle vision de la province ; une seconde période, qui correspond à la Restauration, où domine une image sauvage forgée par les littérateurs romantiques parisiens ; une troisième phase enfin où l'héritage des anthropologues de la Révolution est repris par les premiers régionalistes qui lui donnent une coloration à la fois aimable et conservatrice. Vers 1850, folklore et conservatisme se sont rejoints : l'alliance va durer un siècle.

Les anthropologues et la Révolution

La période de la Révolution et de l'Empire marque la naissance de l'anthropologie rurale en France. La Bretagne n'échappe pas au sort commun. On y fait des enquêtes et de la statistique comme ailleurs. L'origine de l'intérêt soudain des notables pour les paysans qui font l'essentiel du peuple provincial, est double. Il participe dans un premier temps de la curiosité positive des débuts de la Révolution pour le peuple, soudain posé en sujet de l'histoire. Ensuite –et cette dimension vaut particulièrement pour la Bretagne, pays «chouan» par extension géographique– la curiosité des notables est indissociable de cette interrogation : qu'est-ce que ce

Le temps des administrateurs et des celtomanes : Jacques Cambry

Né en 1749 à Lorient. En 1789 il a quarante ans. Reste lié pendant toute la première partie de sa vie avec le milieu «français» de la Compagnie des Indes à Lorient, où son père était ingénieur des constructions navales. A appris le breton chez sa nourrice et non dans les livres.

Brillante carrière administrative sous le Consulat et sous l'Empire. Cambry était administrateur du Prytanée ; il devient administrateur du département de la Seine (1799), préfet de l'Oise (1807). Meurt à Cachan en 1807 alors qu'il venait d'être nommé président du collège électoral du Morbihan.

Très lié aux milieux celtomanes de Paris. Membre fondateur de l'Académie celtique en 1805.

Publie sous l'Ancien Régime de petits opuscules sur des sujets à l'ordre du jour, une *Réponse au mémoire de M. de Calonne* **ou des** *Remarques sur le magnétisme*. **Ses premiers ouvrages sur la Bretagne sont écrits à la demande du Conseil général du Finistère qui l'envoie en mission officielle. Il en rapporte un** *Voyage dans le Finistère ou état de ce département en 1794*, **et un** *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le département du Finistère* **publié à Quimper l'année suivante. Il allie par la suite les trois modes d'écriture alors en vogue chez les hommes de sa formation : l'érudition celtique (il publie un ouvrage sur les monuments celtiques et les druides en 1803) ; le genre statistique (***Statistique du département de l'Oise* **- dont il est préfet - en 1803) ; le voyage pittoresque (***Voyage pittoresque en Suisse et en Italie*, **1801).**

13 –Bragou-bras : grandes culottes caractéristiques du vêtement masculin. Elles viennent probablement du XVIIème siècle mais on n'hésite pas à en faire une survivance celtique ; pen-bas : gros bâton dont l'efficacité lors d'une rixe ne fait aucun doute.

paysan, soudain promu citoyen, qui n'a pas accepté l'ordre bel et bon qu'on lui proposait ? Que pense-t-il, que sent-il ? Comment l'administrer ? Les formes de l'étude sont révélatrices de son origine administrative et politique : ce sont pour l'essentiel des rapports à une institution savante officielle –l'Académie Celtique–, des contributions à la statistique systématique des départements ou des récits de voyage qui tiennent à la fois du rapport politique et de l'enquête administrative.

Les auteurs de ces écrits ont des fonctions dans l'appareil administratif ou éducatif de la Convention thermidorienne, du Consulat ou de l'Empire. Les hommes de préfecture Huet et Borie rédigent respectivement les statistiques des départements d'Ille-et-Vilaine et de Loire Atlantique (14) ; les correspondants en Bretagne de l'Académie Celtique –promue sous l'Empire historiographe officielle du peuple français dont elle doit illustrer et la grandeur et l'origine celtique– sont des fonctionnaires en garnison dans la Bretagne blanche, ou les notables républicains des minuscules villes bleues du Finistère et des Côtes-du-Nord. Cambry enfin, le père fondateur, dont le *Voyage dans le Finistère en 1794* est copié et recopié 50 années durant, est l'envoyé officiel du Conseil général du Finistère. Leur public est restreint : ils écrivent pour leurs pairs, pour le Conseil général, ou pour l'Empereur...

Leur propos en revanche est neuf. Tous ces idéologues et notables de la République regardent le paysan breton de leur département comme on ne l'a jamais regardé ; ce faisant, ils créent un personnage : le Breton. La réflexion sur la personnalité provinciale se dégage de la vieille caractérologie des nations qui en faisait la substance depuis le XVIème siècle. Le Breton s'identifie au rural breton à l'exclusion du noble ou de l'urbain en même temps que se forme une image provinciale fondée sur la culture rurale, prise comme un ensemble précis de légendes, de superstitions et de coutumes particulières. Le caractère n'est plus rapporté à un absolu, une qualité transcendante. On tente de le justifier ou de l'illustrer par des observations ou des raisons historiques.

L'étude de la langue bretonne par exemple devient l'un des éléments de la description de la civilisation rurale en Bretagne. Les recherches sur le breton s'inscrivaient au XVIIIème siècle dans une interrogation proprement philosophique sur l'origine des langues qui faisait peu de cas de la pratique réelle ; celle-ci n'était étudiée, et dans un but très pragmatique, que par quelques ecclésiastiques soucieux de prêcher dans une langue comprise par leurs ouailles. Désormais, la langue bretonne reste certes langue de l'origine, étudiée comme telle par les érudits de l'Académie celtique, mais elle surgit aussi sous la plume des administrateurs comme élément fondamental de la culture rurale et comme obstacle politique à la pénétration d'une autre culture : la leur.

Enfin, la description de ce que la langue du temps appelle les mœurs et coutumes devient la base de la présentation d'une civilisation rurale. Les descriptions précises des habitations, des costumes, des usages de la vie quotidienne, des «rites et superstitions» cessent d'être les mentions éparses dépourvues de toute signification qu'elles étaient dans les textes des voyageurs du XVIIIème siècle. Une collecte systématique et une présentation organisée s'opèrent progressivement. Longtemps, tous ces éléments ne sont pas organisés autour de la notion de civilisation rurale spécifique : ils apparaissent indépendamment et ponctuellement et sont analysés en termes politiques, en fonction de l'obstacle qu'ils présentent à la pénétration d'une religion épurée, d'une pratique agricole rationnelle ou d'une attitude politique convenable. Mais parallèlement, au-delà de cette approche très politique et pragmatique, une conception plus élaborée se dessine. Cessant d'être des points de résistance isolés à la modernité, les divers éléments de l'image de la province tressent entre eux un réseau de correspondances. La langue, la race, les mœurs, le climat renvoient l'un à l'autre. Le Breton par exemple est doué pour la poésie –qui fait la trame de sa culture– parce qu'il est de race celte. Mais aussi parce que sa langue est propice dans ses sonorités et son organisation à l'effusion poétique. Et encore parce que, isolé, il a su garder la fraîcheur native et le don pour la poésie des races «proches de la nature». Le Breton est poète enfin parce qu'il habite un pays poétique, fait de vent, de mer déchaînée et de roches de granit...

L'un des éléments essentiels de ce réseau de correspondances est l'adéquation du caractère au climat. Celle-ci trouve sa racine dans les méthodes et le type d'organisation des connaissances que les sciences d'observation et la médecine offrent alors à l'honnête homme. Empruntant aux méthodes des sciences naturelles, l'anthropologie des préfets explique les caractères des ruraux par l'environnement géographique (le sol et le climat). Cette explication n'est pas exclusive. Elle voisine dans les mêmes textes avec d'autres catégories d'explication, la race et l'histoire en particulier, et se combine à elles à l'occasion. Mais de l'explication par l'environnement est issue la liaison solide entre un paysage et un portrait rural. Plus ou moins rapidement selon les auteurs, on passe d'une relation de causalité à une simple correspondance. La généalogie de «l'homme de granit» l'illustre assez bien. En 1794, Jacques Cambry écrivait : «Il faut être de fer pour résister aux tempêtes habituelles, aux vents forcés, à l'air brûlant et corrosif des côtes du nord de la Bretagne». Trente ans plus tard Balzac n'établit qu'une simple correspondance entre le pays et ses hommes, mais avec quelle force, lorsqu'il caractérise en une phrase le baron de Guénic dans les premières pages de *Béatrix* : «En lui le granit breton s'est fait homme». Enfin Michelet, avec le sens du raccourci qui lui est propre, frappe une formule lapidaire : «La nature est atroce, l'homme est atroce, ils semblent faits pour s'entendre» (15).

La structure moderne de la représentation provinciale, caractérisée par l'association de la race,

14–J.B. Huet de Coetlizan est secrétaire général de la préfecture de Loire-Inférieure ; Y.N. Borie, préfet d'Ille-et-Vilaine.

du caractère, des mœurs et du climat, est désormais au point. On la trouve sous deux formes, toutes deux héritières de la philosophie du sauvage largement diffusée à la fin du siècle. La première correspond à l'expérience vécue des administrateurs de la Révolution : les Bretons sont sauvages, superstitieux, routiniers. L'inverse du progrès et de la raison. La seconde est plus positive : les Bretons sont plus proches de la nature que leurs contemporains, or l'état de nature est le plus proche de la vertu, donc les Bretons sont plus vertueux. Il naît ainsi une version républicaine de l'île vertueuse. Dès 1786 sous la plume de Billardon de Sauvigny était né le mythe d'Ouessant, petite société patriarcale égalitaire et communiste dans sa version républicaine. Cambry croit en trouver l'illustration contemporaine lorsqu'il visite, en 1794, l'île de Batz (16); un autre voyageur républicain (17), Joseph La Vallée, l'avait déjà repérée en 1792 dans l'île de Groix.

Lorsque les hommes de la Révolution perdent le pouvoir, au moins politique, un événement vient marquer la césure dans le monde restreint de l'anthropologie provinciale. L'Académie celtique, ce pur produit de la République et de l'Empire, est le théâtre d'un petit coup d'état : en 1811 les membres les plus engagés aux côtés des idéologues sont éliminés et en 1815 elle perd jusqu'à son nom et devient Société royale des antiquaires. Commence alors une nouvelle période pour la représentation provinciale. Il est désormais classique de considérer que l'élément essentiel de la période est le passage de l'administrateur au folkloriste, marqué par l'oubli des conditions de formation du discours sur la province : le folkloriste dit la même chose que le statisticien de la Révolution mais il en passe désormais sous silence les prémisses politiques. Ceci est vrai pour un grand nombre d'auteurs, notamment les notables et érudits locaux. Mais d'autres auteurs contribuent à la production de l'image provinciale, essayistes et romanciers parisiens en particulier. L'éclat de leurs écrits masque aux yeux des contemporains le silencieux et laborieux effort des folkloristes et des érudits et il semble bien que le rôle de ces derniers soit particulièrement important.

L'image noire

A la relative homogénéité de la période de la Révolution et de l'Empire succèdent une vingtaine d'années où la représentation de la Bretagne est l'enjeu de luttes entre des groupes antagonistes. Après 1820 le contexte politique et culturel est en effet plus ouvert. Les polémiques autour de l'image de la Bretagne s'insèrent à l'intérieur de plusieurs types de conflits qui se brouillent et se superposent. En premier lieu, à l'intérieur de conflits politiques. Une fois la monarchie restaurée, les ultras se maintiennent au pouvoir jusqu'en 1830; mais dans le pays l'opinion libérale, voltairienne, attachée aux conquêtes de la Révolution et à l'esprit des Idéologues est encore puissante. Par ailleurs, dans le domaine esthétique, les différentes générations d'auteurs romantiques rencontrent la résistance d'un public et d'écrivains attachés au bel esprit piquant et superficiel des salons du XVIIIème siècle. Enfin, l'antagonisme entre province et capitale est fortement ressenti, particulièrement en province. C'est dans ce triple environnement qu'il faut analyser les écrits des différents auteurs qui traitent de la province entre 1815 et 1835. Leur production s'inscrit dans deux champs distincts, le champ politique et le champ littéraire dans lesquels la séparation est nette entre un pôle dominé et un pôle dominant. Dans le champ littéraire, les auteurs provinciaux rassemblés autour du *Lycée armoricain*, revue à diffusion purement régionale, représentent le pôle dominé, le pôle dominant étant formé par les auteurs parisiens qui constituent d'ailleurs un groupe composite.

Les oppositions qui s'expriment en termes politiques sont les plus faciles à identifier. Entre 1826 et 1828 se développe dans les journaux parisiens et bretons une polémique violente autour de deux pétitions qui apparemment ne laissent pas l'opinion locale indifférente (18). L'affaire en elle-même est mince mais en raison de la nature et de la fonction des textes en question (pétitions défendues par des élus à la Chambre des députés ou articles polémiques dans des journaux aux choix politiques marqués), on repère beaucoup plus facilement à quels groupes sociaux et à quelles options politiques peut correspondre ce qui n'apparaît ailleurs que sous forme de choix esthétique et littéraire.

La polémique se développe en deux temps. En premier lieu, le *Journal des débats* fait paraître le 3 juillet 1826 le compte-rendu critique d'un *Traité sur les arbres fruitiers* où un certain Aimé Martin prend prétexte – d'une façon très significative d'ailleurs – d'un problème agricole pour entreprendre une attaque en règle contre l'arriération de la Bretagne tout entière. Il s'attire deux vertes répliques, l'une de la part d'un magistrat rennais dans les pages du *Journal des débats* le 12 juillet 1826, l'autre d'un anonyme dans les pages de *L'Aristarque* le 30 juillet 1827. Deux ans plus tard, une «pétition» présentée à la Chambre des députés... «sur la nécessité et les moyens de répandre les lumières dans la Basse-Bretagne, d'interdire aux curés de brûler le prince d'Orange en effigie, etc.» prend à nouveau à partie les ultras accusés de maintenir sciemment la Bretagne dans un état d'arriération profond. Le conflit est bien tranché et les parties aisément identifiables. D'un côté, les libéraux (19) qui attaquent à la Chambre et dans le *Journal des débats*. De l'autre, deux notables légitimistes bretons. La polémique

15–J. Cambry, *Voyage dans le Finistère ou état de ce département en 1794 et 1795*, Paris, Impr. du Cercle social, an VII, t. 2, p. 12; H. de Balzac, *Béatrix*, Paris, Souverain, 1839, rééd. Garnier, 1962, p. 23; J. Michelet, *Tableau de la France*, rééd., Paris, A. Colin, 1903 (*Notre France*), p. 40.

16–J. Cambry, *Voyage dans le Finistère, op. cit.*, t. III, p. 106.

17–J. La Vallée, *Voyage dans les départements de la France*, Paris, Brion, 1792, fascicule Loire-Inférieure. «Nous avons connu les îles d'Ouessant et de Groix, où nous n'avons trouvé ni luxe ni monuments; mais des hommes simples et vertueux, bien voisins de la nature et bien dignes d'être républicains».

18–Tout simplement parce qu'on en retrouve l'écho à plusieurs reprises dans les pages du *Lycée armoricain*.

19–Le ton des libelles ne laisse guère de doute; par ailleurs Benjamin Constant, qui soutient l'une des pétitions, est le chef de file des libéraux.

Erudition locale et notabilité : le comte Maudet de Penhouet, ou le modèle légitimiste

Né en 1763 au château de Penhouet (Loire Inférieure). En 1830 il a 67 ans.

Emigré, officier dans les armées royales en Vendée. Sous la Restauration, colonel de gendarmerie en poste un peu partout dans l'Ouest. Se signale dans la répression de l'insurrection de Lyon en 1817.

A une conception assez militante de l'histoire de la Bretagne. Maudet de Penhouet est à l'origine du monument érigé en 1819 pour commémorer le comaat de trente chevaliers bretons contre trente chevaliers anglais en 1351, cérémonie qui est considérée comme une manifestation ultra.

Appartient à de nombreuses sociétés savantes : Académie celtique (puis Société royale des antiquaires de France) ; Société des antiquaires de Londres ; Institut historique de la Loire Inférieure ; Société des Sciences et Arts de Rennes ; Société Académique de la Loire Inférieure.

Ecrit dans les revues savantes émanant de ces sociétés ; dans le quotidien légitimiste *La Gazette de Bretagne* **; dans la revue la plus lue en Bretagne :** *Le Lycée armoricain*. **N'hésite pas à polémiquer longuement sur des points d'érudition celtique contre ses collègues nantais ou parisiens.**

Auteur de très nombreux articles d'érudition consacrés à l'époque celtique parus dès 1803-1805 ; d'articles consacrés aux techniques agricoles et à ses propres expériences de grand propriétaire terrien, adressés aux mêmes sociétés que les articles d'érudition celtique. Auteur de l'un des premiers ouvrages «pittoresques» consacrés à la Bretagne, *Esquisses sur les monuments de la Bretagne* **(collection de gravures accompagnées de notices érudites), publié à Rennes en 1830 sans aucun succès.**

n'a rien de nouveau en ce qu'elle reprend pour parler de la province les termes des idéologues de la Révolution : routine contre progrès, civilisation contre sauvagerie. Elle a même pris une acuité nouvelle : l'ombre de la chouannerie est là, toute proche.

L'enseignement le plus intéressant de ce conflit politique est ailleurs : c'est que les notables légitimistes en 1826 et 1828 s'avèrent incapables d'opposer à cette logique héritée de leurs adversaires une autre logique ; ils ne peuvent que tenter de déconstruire le système d'interprétation mis en place par les idéologues en en contestant les éléments un à un. Pour prendre un exemple, l'une des pétitions parisiennes reproche aux Bretons de ne pas parler le français, langue de la civilisation. Le défenseur de la Bretagne a pour lui répondre deux arguments. Le premier, l'idée que le français n'est pas forcément la seule voie vers la civilisation, est à peine ébauché. Le second en revanche, l'assurance que l'usage du français gagne de jour en jour, lui paraît beaucoup plus convaincant. Ce faisant, il se place pourtant sur le terrain de son adversaire.

Ce n'est encore que timidement que l'on voit s'esquisser ce qui sera la ligne de défense des ultras sur la question provinciale : la démonstration que les plus sûrs garants de l'ordre et de la religion résident dans les solidarités traditionnelles. Cette ligne de défense cependant n'est encore ni solidement structurée ni dominante.

Les conflits qui se déroulent dans le champ littéraire recouvrent, mais en partie seulement, les affrontements politiques. La rhétorique du temps distingue nettement deux groupes. D'une part les auteurs provinciaux, de l'autre les auteurs parisiens. Les auteurs bretons qui prennent la plume pour traiter de leur province entre 1820 et 1836 gravitent tous plus ou moins autour d'une revue qui paraît à Nantes de 1823 à 1831 sous le nom de *Lycée armoricain* et se perpétue ensuite sous divers titres. Il est difficile de leur attribuer une couleur politique précise. La revue est dirigée par un Orléaniste connu. Elle accueille des ultras, dotés parfois de charges administratives et politiques importantes ; des ex-notables de la Révolution qui se sont plus ou moins ralliés à la Restauration et se sont réfugiés dans l'érudition ou dans la poésie galante telle que la pratiquaient du temps de leur jeunesse les salons d'Ancien Régime ; et même quelques Idéologues fidèles à leur jeune temps. En fait, la cohérence de ce milieu d'auteurs bretons est plutôt sociale : ce sont avant tout des notables et ils sont plus ou moins de la même génération. Ils revendiquent hautement face aux auteurs parisiens une originalité dont ils ne se donnent pas les moyens. En effet, s'identifiant à une entité («les Bretons») qui rassemblerait sans les confondre notables ou grands propriétaires et leurs voisins ou administrés ruraux, ils mettent sur pied une opposition fondamentale entre un savoir sur la province élaboré par les auteurs parisiens et sacrifiant uniquement aux nécessités de la mode, et leurs propres écrits qui seraient exclusivement inspirés par un souci de recherche érudite. Cette opposition se combine évidemment à celle qui, dans le domaine politique, voudrait instituer face au

trinôme libéraux-ignorance-médisance le trinôme ultras-connaissance-défense de la province.

Or, pas plus que la première, cette opposition n'est fondamentalement pertinente. Si l'on regarde en détail la production des auteurs locaux, dans le *Lycée armoricain* par exemple, on constate autant de récits fantastiques que dans la production parisienne. Et les recherches ethnographiques quand elles existent sont structurées par l'opposition entre routine et progrès, sauvagerie et civilisation qui domine les écrits de leurs adversaires. La collecte de données ethnographiques continue à rassembler les éléments nécessaires à l'élaboration de l'image d'une civilisation celtique originale survivant en Bretagne. Mais ceux-ci ne sont encore pas organisés en un système d'interprétation susceptible de s'opposer aux images telles que le romantisme noir les diffuse de Paris. Ils en nourrissent au contraire le côté sauvage, ce qui au départ n'était nullement dans les intentions des collecteurs. Il est significatif que les auteurs «parisiens» ne répondent jamais aux attaques dont ils sont l'objet de la part des auteurs provinciaux. Dans cet échange inégal, comme dans bien d'autres, le pôle dominant ne se donne point la peine de répondre. Et les auteurs provinciaux en sont réduits à revendiquer une différence dont ils ne se sont pas donné les moyens.

Le groupe parisien lui-même est composite. Il est formé de ce que l'on peut appeler d'une part les voltairiens, d'autre part les romantiques. Les voltairiens sont pour la plupart des géographes et des voyageurs issus de la tradition d'Ancien-Régime. Ils n'ont pour la Bretagne aucun intérêt particulier. Celle-ci est une étape parmi d'autres d'un périple en province. Ils représentent encore un secteur d'opinion considérable : l'ouvrage qui irrite le plus les lettrés provinciaux, *L'Ermite en Bretagne* —qui n'est d'ailleurs que l'un des volumes d'une interminable série d'*Ermites en province*— est né sous la plume d'E. de Jouy de la nécessité de prolonger un grand succès de librairie. L'image de la province qu'ils colportent est particulièrement sauvage, directement issue d'une tradition voltairienne qu'ils perpétuent en plein XIXème siècle. Tout archaïque qu'elle semble, elle n'est pas sans influence : d'une part elle trouve un public réel, d'autre part elle contribue à nourrir le ressentiment des auteurs provinciaux à l'égard des littérateurs parisiens.

Ceux que l'on peut appeler les «romantiques noirs» sont cependant beaucoup plus caractéristiques de la période. On peut rassembler sous ce vocable toute une série de romans composés sur le modèle de Walter Scott qui se succèdent de 1826 à 1835 (20). Leurs auteurs appartiennent manifes-

20—G. Marchangy, *Tristan le voyageur ou la France au XIVème siècle*, Paris, Maurice, 1825; H. Bonnelier, *Les vieilles femmes ou l'île de Sein*, Paris, Killian, 1826 et *Guy Eder ou la ligne en Basse Bretagne*, Paris, Tetot, 1830; J.A. Walsh, *Le fratricide ou Gilles de Bretagne, chronique du XVème siècle*, Paris, Hivert, 1827; H. de Balzac, *Le dernier chouan ou la Bretagne en 1800*, Paris, Canel, 1829 et *Béatrix*, Paris, Souverain, 1839; E. Menard, *Penmarc'h*, Paris, Moutardier, 1834; *Budic Mur*, Paris, Moutardier, 1835.

Erudition locale et notabilité : Camille Mellinet, ou le modèle libéral

Né en 1795 à Nantes : en 1830, il a trente cinq ans. Fils d'un général de la République qui s'est illustré dans la lutte contre la chouannerie. Hérite de sa mère l'importante librairie de la maison Malassis à Nantes.

Importante personnalité nantaise selon les canons de la sociabilité de l'époque, appartenance aux sociétés savantes et responsabilités municipales. N'appartient pas exactement aux mêmes sociétés que le notable légitimiste Maudet de Penhouet. Successivement secrétaire puis président de la Société académique de la Loire Inférieure (à laquelle appartient Maudet de Penhouet), il fait aussi partie d'un grand nombre de sociétés et de comités de bienfaisance ou de protection des arts ; compte parmi les plus actifs fondateurs de la Société industrielle et de la Société des courses. Membre du Conseil municipal, commandant de la Garde nationale, il s'affirme comme personnalité libérale et orléaniste militante. Prend une part active à l'arrestation de la Duchesse de Berry en 1832.

Surtout, Mellinet appuie son influence sur ses activités d'imprimeur-éditeur. «Dans les circonstances nouvelles où les grands événements de la Révolution avaient placé le commerce de la librairie comme élément de civilisation, Mellinet comprit que l'imprimerie devait entre les mains d'un homme honnête et dévoué devenir autre chose qu'un simple instrument de fortune», écrit son biographe en 1850. Mellinet publie en particulier le *Lycée armoricain*, seule revue littéraire en Bretagne pendant toute la Restauration, à laquelle contribuent tous les notables, vieux consulaire, légitimistes et libéraux.

Publie des articles d'érudition historique locale (histoire de Nantes essentiellement) ; des opuscules sur des questions «d'intérêt local et public» ; des plans de comédies, en général consacrées à un héros historique nantais.

La genèse d'un stéréotype

1—Gravure de titre du tome premier du *Voyage dans le Finistère ou état de ce département en 1794 et 1795*, publié par Jacques Cambry à l'Imprimerie du Cercle social en l'An VII. Les plus importants des emblèmes de la Bretagne celtique sont rassemblés ici : dolmen, druide, prêtresses... Toutefois, la représentation n'a aucune caractéristique proprement régionale. Barbes et vêtements sont directement hérités de l'antiquité grecque et romaine.

2—Gravure de frontispice du tome second du *Voyage dans le Finistère*... de Jacques Cambry. On commence à s'intéresser aux vêtements et aux métiers caractéristiques, mais les éléments constitutifs du stéréotype romantique ne sont pas encore rassemblés : l'homme par exemple n'a ici ni le lourd bâton (*pen bas*), ni le chapeau rond, ni les larges culottes (*bragou bras*).

3-4—Les travaux des érudits locaux (qui sont rassemblés à l'intention du public national en 1836 dans le recueil de *La France pittoresque*) ont fourni les éléments constitutifs du stéréotype : architecture des maisons et des cathédrales, dessin des coiffes et des costumes.

5—L'utilisation qui en est faite, par exemple dans ce décor d'un vaudeville présenté en 1843 à Paris, n'est pas toujours rigoureuse, et le costume de ces Bretons est à peu près aussi fantaisiste que l'architecture de la maison, le dessin du bateau ou le contenu de l'intrigue.

1 **6**—Vignette illustrant l'un des récits recueil-
2 lis en Bretagne par Emile Souvestre et publiés en 1844 à Paris sous le titre *Le foyer breton*. On y retrouve les principaux éléments de la représentation romantique et «noire» de la province : homme en *bragou bras*, armé d'un *pen bas*, ruine gothique, et trépassé. Les illustrations de la première édition sont dues à des graveurs romantiques alors en vogue, Johannot, A. Leleux et Penguilly notamment.

7—Emile Souvestre, *Le foyer breton*, 1844. Le passage de la province «sauvage» à la province aimable, paisible (et conservatrice), s'accompagne d'un déplacement dans le personnage chargé de la symboliser. Ce n'est plus un homme armé dont les cheveux longs et les larges culottes accentuent l'air étrange, mais une jeune fille en coiffe, souvent agenouillée au pied d'un calvaire. La littérature touristique en perpétue l'image, associée aux autres traits caractéristiques, les monuments celtiques par exemple.

8—*Guide pratique Conty. Basse Bretagne. La côte de Brest à Nantes*, 3° éd., 1904-1905.

ISSN 0335-5322 1980 Num 35 1 /E

9-10—Léon Berthaut, *Histoires de ma cambuse*, s.d., Paris, Gedalge (après 1893). La littérature enfantine -il s'agit d'un livre de prix- contribue efficacement à la perpétuation des stéréotypes. Cet ouvrage est publié par le fondateur de la Société des hospitaliers sauveteurs bretons. Ces deux scènes illustrent toujours la sauvagerie de la province. Dans la première, la jeune fille, par coquetterie, a envoyé son fiancé mourir en mer ; dans la seconde, le naufrageur du Finistère reconnaît en sa victime son propre fils. Toutefois l'ensemble des récits évoque surtout la solidarité «naturelle» et antique des gens de mer.

11-12—Après 1900, la chanson et le bibelot se font les nouveaux vecteurs de la représentation provinciale.
Guide pratique Conty. Basse Bretagne, 1903-1904.
Chanson de Théodore Botrel.

13—L'un des derniers avatars du personnage féminin en costume et en coiffe : l'élection de reines de beauté à Etel, s.d. (sans doute entre les deux guerres).

14—L'affiche du film *Le cheval d'orgueil* reprend les éléments de la représentation la plus classique : lande d'ajoncs sur fond de mer ; clocher et calvaire perdus dans la brume, pardon ; paysannes en coiffe et hommes en gilet brodé. Seul le crieur public au premier plan appartient à une autre mythologie, celle de la Troisième République, qui n'a acquis que tout récemment la distance historique nécessaire pour figurer aux côtés des éléments les plus avoués du stéréotype.

tement à la première génération des romantiques. Bonnelier et Ernest Menard sont, ils l'avouent eux-mêmes, de laborieux imitateurs, ce qui ne les empêche pas de saisir parfaitement l'esprit du romantisme noir. Seul parmi eux Marchangy a réellement les caractéristiques des contemporains de Châteaubriand. C'est un aristocrate —nettement plus jeune que les ultras de province— et un intellectuel au service de la Restauration (sa carrière commence avec un plaidoyer contre les chansons de Béranger), doté de hautes charges officielles. Ses choix esthétiques sont ceux des jeunes aristocrates, comblés par le pouvoir mais cependant déçus par la société et le monde moderne d'après 1815 et qui se réfugient dans un moyen-âge mystique et sauvage. Ce n'est pas par hasard que la Bretagne est le cadre ou l'objet de ces romans. Comme l'Écosse et l'Irlande étaient les lieux de prédilection du roman noir anglais, la Bretagne est l'un des lieux privilégiés du roman noir français.

Il existe une véritable technique pour élaborer un texte romanesque à partir de matériaux ethnographiques ou historiques. Ceux des auteurs qui sont les plus nourris aux sources ethnographiques sélectionnent les anecdotes, les rassemblent, les superposent, toujours pour en renforcer le sens immédiat. L'histoire, ses grands hommes (qui illustrent un caractère) et ses épisodes fameux (qui allient toujours grandeur et férocité) apportent leur contribution aux romans historiques. Enfin des effets de style déjà codifiés : jeu sur les consonances bretonnes des noms de lieux ou choix de patronymes sonores (Budic Mur...) renforcent au niveau de la forme ce que véhicule déjà le contenu du récit. Mais il faut le talent de Balzac pour créer vraiment le stéréotype moderne. L'auteur des *Chouans*, de *Blancs et Bleus*, de *Béatrix* sait se détacher des données observées, les styliser, les mettre en relation directe avec l'âme bretonne et l'esprit des lieux, et concentrer tous les effets sur un personnage de Breton exemplaire : le Marche-à-terre des *Chouans*, le baron de Guénic de *Béatrix* qui seront les modèles du Budic Mur des *romans historiques bretons*.

Ainsi se constitue l'image de la Bretagne dans sa première forme à partir des informations collectées à l'origine par des ethnographes puis réinterprétées par des romanciers. On touche là à ce qui sera l'une des caractéristiques d'une image régionale au XIXème siècle : elle est diffusée en grande partie par le roman. Qu'on ne s'y trompe pas cependant, la Bretagne des romans noirs est aussi sauvage que celle des pétitionnaires libéraux. A ce titre, elle est confondue dans la même dénonciation vengeresse par les auteurs provinciaux. Mais sa racine est toute différente. La Bretagne noire de la première génération romantique représente l'exact envers de la modernité que réclament les pétitionnaires libéraux. Son caractère étrange et sauvage représente même un refuge contre cette modernité qui désespère les nostalgiques de l'Ancien-Régime (notables vieillis, jeunes aristocrates, ou jeunes bourgeois déçus par leur siècle comme Balzac) (21). La confusion ne joue qu'au niveau esthétique. Pas plus que dans les analyses plus strictement ethnographiques des auteurs provinciaux, on ne trouve dans ces romans noirs d'avant 1835 des rapprochements directement

21—Sur les différentes générations du romantisme, voir *Histoire littéraire de la France*, Paris, Éditions sociales, 1972, t. IV, p. 477.

utilisables en termes politiques avec la pensée réactionnaire ou conservatrice. C'est à la génération de 1830 qu'il appartient de réaliser la jonction.

Le tournant de 1830

En même temps que dans les années 1830 la tonalité dominante de l'image de la Bretagne semble s'inverser, l'aimable supplanter le sauvage et le bucolique détrôner l'étrange, les caractéristiques des auteurs traitant de la province changent quelque peu. On repère un groupe d'auteurs cohérent, ou plutôt des groupes d'auteurs occupant des places similaires dans le champ littéraire.

La coupure entre auteurs parisiens et auteurs provinciaux en premier lieu se déplace. Il se crée à Paris un milieu de jeunes auteurs qui sont nés en Bretagne mais qui connaîtront à Paris la gloire ou la notoriété en traitant de leur province natale. Ce milieu est à l'origine doté d'une cohérence sociale réelle. Il s'organise autour de deux protecteurs : le premier, Alexandre Duval, avait lui-même beaucoup publié depuis l'époque du Consulat et était depuis 1830 conservateur-administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Très influent dans les milieux littéraires, il protégeait les débuts de ses jeunes compatriotes dans le domaine des lettres. Le second, Auguste de Gourcuff, avait fondé en 1818 les Assurances générales et donnait volontiers un emploi dans ses bureaux (22) aux jeunes auteurs bretons qu'il recevait en outre dans son salon le dimanche soir. Enfin la mansarde des frères de Courcy rassemblait le dimanche après-midi le milieu littéraire «breton» à Paris. On y retrouve Émile Souvestre, Brizeux et La Villemarqué, les trois grands noms du renouveau des études bretonnes. Ces auteurs ont sur quelques points une position commune. Tous atteindront la notoriété à Paris en traitant de leur province d'origine. Certains d'ailleurs ne s'engagent dans cette voie qu'après avoir échoué dans les voies plus classiques de la réussite littéraire selon une trajectoire personnelle caractéristique, semble-t-il, des auteurs de romans rustiques et régionalistes dans leur ensemble (23).

On aurait tort cependant de réduire le renouvellement de l'image de la Bretagne à des itinéraires personnels même si leur symétrie indique qu'ils n'ont rien de fortuit. Si nos auteurs rencontrent le succès lorsqu'ils se replient sur la «matière de Bretagne», fût-ce à leur corps défendant, c'est que leurs écrits répondent à une attente. Deux éléments en effet ont pu favoriser la cristallisation d'une image provinciale renouvelée dans les années 1830 : le repli légitimiste d'une part et le succès politique du principe des nationalités de l'autre. Ces conditions nouvelles rendent largement caduque l'opposition entre auteurs provinciaux et auteurs parisiens. La véritable césure passe désormais entre le groupe qui fait alliance avec la réaction ultra et légitimiste et les auteurs qui s'en abstiennent, voire qui se situent dans le courant républicain. Cependant les deux groupes produiront des représentations des ruraux bretons, convergentes, délivrées de la dominante sauvage et étrange.

Le petit milieu légitimiste breton qui gravite dans un premier temps autour de Hersart de La Villemarqué, le tonitruant auteur de *Barzaz Breiz*, autour du vieux Le Gonidec, des frères de Courcy et de Brizeux a une influence fondamentale sur la formation et le renouvellement de l'image de la Bretagne pour deux raisons : en premier lieu à cause de ses revendications fédéralistes qui deviendront autonomistes ou séparatistes, en second lieu à cause de la coloration catholique, conformiste et conservatrice que le milieu légitimiste va imprimer à la représentation provinciale.

Les jeunes gens des années 1830 ne pouvaient rester indifférents à l'extraordinaire prestige du principe des nationalités (24). C'est en référence à l'Irlande opprimée par exemple que lors des banquets qui en 1836 et 1837 rassemblent la fine fleur de la jeunesse légitimiste bretonne à Paris, l'on récite des vers de cet ordre :

«Si l'anarchie encore ensanglantait la France
On nous verrait amis, implorant l'Éternel
Proclamant le retour de notre indépendance
Reconstruire le trône et relever l'autel» (25).

A partir de là va se développer un «courant» situé aux franges du mouvement légitimiste et conservateur et qui sera selon le contexte politique tour à tour fédéraliste, indépendantiste, ou séparatiste et qui aura comme constante de remettre en cause les modalités politiques du rattachement de la Bretagne à la France.

La prose de ces jeunes chantres de la province cependant n'est pas qu'appel à l'indépendance. Leurs options politiques en infléchissent aussi le contenu dans un sens nettement opposé à la dominante sauvage que la Restauration avait héritée du Consulat et de la République. Une controverse feutrée entre Mérimée et La Villemarqué en témoigne. Mérimée avait fait dans les notes d'un *Voyage dans l'Ouest de la France* (1835) un portrait très «consulaire» de la civilisation rurale en Bretagne (26). Mérimée «tenait» l'accès à la *Revue des deux mondes* : c'est donc dans le très légitimiste *Écho de la jeune France* que La Villemarqué, tout jeune chartiste qui n'a guère de raisons d'aimer l'inspecteur général des monuments historiques depuis que celui-ci a refusé de cautionner son système, à vrai dire hasardeux, lui répond indirectement, à lui et à tous ceux de son école. La Villemarqué use de termes qui illustrent bien l'utilisation que pouvaient faire les légitimistes d'une image paisible de la province. Il défend la Bretagne et ses femmes «toujours aussi chastes», ses filles toujours «aussi belles dans leur corset de velours noir» ; le

22–F. Gourvil, *Théodore-Claude-Henri de La Villemarqué et le Barzaz Breiz*, Rennes, Oberthur, 1960, p. 22.

23–R. Ponton, Les images de la paysannerie dans le roman rural à la fin du XIXème siècle, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17-18, nov. 1977, pp. 62-72. Le poète lorientais Auguste Brizeux fait représenter en 1827 sur la scène du théâtre français un «à propos» en vers : Racine. C'est cependant un poème «breton», *Marie*, qui en 1832 lui apporte le succès. De même le récit que fait Émile Souvestre, dans les premières pages des *Derniers bretons*, indique dans quelle mesure le choix pour un jeune auteur de la «matière de Bretagne» pour ses débuts en littérature pouvait procéder d'un repli après un échec dans les voies plus classiques et plus «nobles» de la littérature.

24–Pour des raisons et avec des modalités qui ne sont pas propres à l'opposition légitimiste bretonne.

25–B. Tanguy, *Aux origines du nationalisme breton*, Paris, Uge, 1977, p. 40.

26–P. Mérimée, *Notes de voyage*, rééd., Paris, Hachette, 1971, p. 327. Il raconte que la fête d'un saint est célébrée par une cérémonie religieuse «suivie de danses et terminée par une orgie» et fait une description peu poétique des ossuaires.

peuple enfin qu'on a traité de barbare (27) : «Nous des barbares ! nous qui gardons les os de nos pères comme de chastes reliques ! nous qui défendons Dieu et la liberté !».

Le mouvement se structure et se perpétue. On retrouve La Villemarqué et d'anciens habitués de la mansarde des frères de Courcy, Pol de Courcy et Audren de Fernel, aux côtés de Falloux et Montalembert lors de la création en 1833 de la *Revue de l'Armorique*. Celle-ci scelle l'alliance de la réaction politique avec une partie du clergé breton (en l'occurence l'évêque de Quimper) dans une entreprise à la fois culturelle et politique : tenter de faire de la langue bretonne un «cordon sanitaire» isolant une population pieuse, conservatrice et non encore infectée par l'air des villes. Car l'air des villes, c'est désormais la révolution sociale, dernier avatar de l'opposition ancienne entre nature idyllique et civilisation corruptrice.

En même temps est fondée la *Revue de Bretagne* et, en 1843, l'Association bretonne qui prend par le biais des études historiques et de la revendication fédéraliste la relève de l'effort de prosélytisme linguistique soutenu par le clergé. Le rayonnement de l'Association bretonne est suffisamment grand et la menace qu'elle représente suffisamment réelle pour qu'elle soit dissoute sur ordre de l'Empereur en 1859. Mais sous des formes un peu différentes selon l'évolution des configurations politiques, on voit se relayer les supports d'une pensée légitimiste, d'abord réactionnaire, puis de plus en plus conservatrice, prenant la Bretagne comme lieu idéal où s'incarneraient ses choix politiques. Lorsqu'en 1888 l'URB (Union régionaliste bretonne) (28) se crée, elle ne fait que reprendre le flambeau.

Ce serait une erreur pourtant de croire que toute la littérature consacrée à la Bretagne, sans exception, est marquée dès le départ et définitivement par une alliance étroite avec la pensée légitimiste. L'esprit des nationalités qui soufflait vers 1830 portait plutôt dans l'autre camp. Un Fontan, lorientais et auteur peu avant 1830 d'une pièce très «bretonne», est d'abord chassé de la marine pour avoir en 1820 assisté à un banquet offert par la ville de Lorient au candidat d'opposition Villemain, puis se retrouve en prison pour avoir, dans la préface à un drame historique de sa composition intitulé *Jeanne la folle ou la Bretagne historique au XIIIème siècle*, traité le roi en termes propres de Mouton enragé. Seule la révolution de 1830 le délivre. Un Paul Féval, auteur de nombreux romans populaires nourris de «la matière de Bretagne», éprouve le besoin, après sa conversion en 1870 à un catholicisme militant, de réécrire nombre de ses romans (29) qui ne lui semblent plus suffisamment conformes à ses nouvelles aspirations.

Le trajet le plus intéressant en la matière, parce que c'est celui d'un auteur qui a vraiment fait date, est celui d'Émile Souvestre. Sa production littéraire, en effet, a une double caractéristique. Elle est à la fois bretonne et, pendant une partie de sa vie au moins, socialiste. Souvestre a des engagements politiques précis qui se retrouvent aussi bien dans sa vie que dans une partie de son œuvre. Souvestre est un homme qui occupe une position incertaine dans l'échelle

Hippolyte Bonnelier ou la Bretagne à la mode

Hippolyte Bonnelier n'est pas né en Bretagne. En 1830 il a 31 ans. C'est un gendre de François de Neufchâteau, personnalité politique importante du Directoire.

Carrière chaotique de dilettante doué : Bonnelier est tout à tour professeur d'un cours de lecture et de déclamation à Paris ; secrétaire du gouvernement provisoire de 1830 ; sous-préfet de Senlis ; acteur à l'Odéon sous le pseudonyme de Max ; à nouveau sous-préfet. Rien de ses opinions politiques ne passe dans ses romans.

Ecrit un grand nombre de romans caractéristiques du romantisme noir. Trois seulement sont d'une veine bretonne affirmée. Le premier joue sur la distance géographique et culturelle : il s'agit d'un ouvrage intitulé *Les Vieilles femmes ou l'Ile de Sein*, publié à Paris en 1826. Les deux autres jouent sur la distance historique : *Guy Eder ou la Ligue en Basse-Bretagne* (1830) et *Le Maréchal de Raiz* (1834), tous deux consacrés à des personnages marquants de l'histoire provinciale.

Bonnelier est un protégé du géographe Malte-Brun. C'est pour réaliser une sorte d'enquête anthropologique que la Société française de géographie l'a encouragé à se rendre à l'Ile de Sein en 1825. Mais il n'a pas résisté - explique-t-il dans la préface - à la tentation d'en rapporter plutôt un roman sur le modèle de ceux de Walter Scott, sentant bien que le temps des «voyages statistiques» est passé et que le mode d'approche désormais susceptible de trouver des lecteurs est le roman. Bonnelier est aux yeux des notables bretons qui écrivent dans les pages du *Lycée armoricain* le modèle même du parisien colportant des «mensonges» pour satisfaire le public.

27–Cité par B. Tanguy, *Aux origines du nationalisme breton, op. cit.*, p. 50. L'allusion aux «os de nos pères» ne se comprend pas hors du contexte de la réponse à Mérimée.

28–A. Deniel, *Le mouvement breton*, Paris, Maspero, 1976, p. 27. L'URB est créée à Ploujean à la suite de la représentation d'un mystère en breton.

29–A l'époque où il publie *L'outrage au Sacré-Cœur* ou *Les merveilles du Mont Saint-Michel* (1879). *Châteaupauvre voyage au dernier pays breton*, Paris, Ollendorf, 1895, est de la veine d'après la conversion.

sociale : il exerce une quantité de petits métiers intellectuels (auteur dramatique, professeur, rédacteur en chef d'un journal de province) un peu partout en France avant de vivre de sa plume après 1848 comme auteur à succès dans les collections relativement bon marché de l'éditeur Michel Levy.

Politiquement il est d'abord très proche des socialistes. C'est un article un peu virulent qui à Mulhouse le brouille avec les industriels locaux ; il dirige en 1830 un journal démocratique, se présente en 1848 à la Constituante et écrit régulièrement de 1845 à 1848 dans la *Démocratie pacifique* de Victor Considérant. *Riche et pauvre* publié en 1837 lui vaut d'être traité d'auteur subversif et son second grand succès «breton» en 1840-1841 s'appelle *Mémoires d'un sans culotte bas-breton*.

Son évolution au lendemain de 1848 est d'autant plus remarquée : 1848 en effet semble marquer un tournant dans les écrits de Souvestre. Il publie en 1850 une série «d'études morales» déjà publiées dans le *Magasin pittoresque* et intitulées «un philosophe sous les toits». Ce livre ainsi que les *Confessions d'un ouvrier*, qui suivirent, et le *Mémorial de la famille* permirent aux conservateurs d'affirmer que Souvestre avait rallié leur camp. L'Académie, sur la proposition de Victor Hugo, lui décerna même l'un de ses prix pour les ouvrages utiles aux mœurs. En fait Souvestre se révèle simplement en 1849 de ces républicains tout disposés à magnifier le peuple, non le peuple ouvrier des émeutes parisiennes, mais le peuple «modéré» des campagnes. Ses derniers recueils de récits, publiés dans une collection destinée au grand public, *Les derniers paysans* ou *Sous les filets*... se composent «d'une série de récits intimes destinés à initier le lecteur à la vie domestique, aux usages, aux dernières superstitions des vieilles populations rurales de France» (30).

Nul doute cependant que l'on saisisse là, dans une biographie littéraire particulière, un phénomène plus général qui touche d'autres auteurs du roman rustique ou régionaliste et qui nous renvoie à l'image du paysan français, perçu dans sa majorité (à l'exception de quelques départements du centre et du sud-est peut-être) comme le rempart contre les effervescences de la populace ouvrière des villes. Cela pour le plus grand soulagement des majorités conservatrices de l'Empire ou de la Chambre de 71. Mais aussi avec l'approbation plus ou moins gênée de tous les républicains d'ordre. Ce qui menace l'État en ces années 1850 ce n'est plus la Chouannerie. L'insurrection socialiste a remplacé la révolte rurale dans la hiérarchie des dangers immédiats et cela ne peut que faciliter l'effacement de la Bretagne sauvage.

Après 1855 on peut donc considérer que la représentation de la Bretagne comme province est stabilisée dans ses formes modernes : elle est fondamentalement constituée d'éléments empruntés au folklore, c'est-à-dire aux indices extérieurs d'un mode de vie ; par ailleurs, c'est la représentation aimable de la vie rurale, alliée à un système d'interprétation conservateur qui est dominante, à défaut de s'imposer exclusivement. Cette représentation est véhiculée à travers l'ensemble de la production écrite, par des genres littéraires très différents. On la trouve dans toute la littérature spécialisée consacrée exclusivement à définir la personnalité des provinces, qui fleurit dans la seconde moitié du XIXème siècle (31) ; mais elle est aussi reprise dans le théâtre (32), dans les romans bien pensants que de grosses maisons d'édition catholiques comme Babou à Limoges ou Mame à Tours diffusent à l'intention d'une clientèle essentiellement féminine et dans la littérature d'édification à l'usage de la jeunesse éditée par les librairies catholiques de la place Saint-Sulpice (33). On en retrouverait les échos dans la production musicale (34) ou picturale (35). Elle imprègne largement tout un public national, à l'exclusion sans doute du monde ouvrier, auquel aucune publication spécifique ne semble destinée. Quant au monde rural breton, objet passif d'une représentation qui s'élabore sans lui, il reste lui aussi étranger à cette représentation diffusée essentiellement par des textes imprimés auxquels il n'a pas accès.

Les facteurs de la transformation des stéréotypes régionaux

L'histoire de la représentation régionale cependant ne s'arrête pas en 1855. Dans les quelques cent années qui suivent, on peut distinguer trois phénomènes qui, sans en changer la structure, modifieront profondément l'usage social du stéréotype régional : d'une part le régionalisme, ensuite le phénomène touristique, enfin les changements liés à l'exode rural en Bretagne. Le détail de leurs évolutions respectives demanderait à être cerné plus précisément, mais on peut avancer quelques hypothèses. Les milieux régionalistes représentent à l'origine une frange du mouvement légitimiste, qui prétend faire passer dans les faits ce qui n'est, pour le reste du mouvement, que la projection dans un espace régional donné de l'utopie réactionnaire d'une société patriarcale sans conflits et soumise à ses maîtres traditionnels. Le régionalisme dans ses formes politiques a entre 1840 et 1940 comme public une bourgeoisie bretonne qui a «raté» la reconversion économique de la province (36) et se reconnaît mal dans les peurs et les intérêts de la

30–P. Levot, *Biographie bretonne*, Vannes, Cauderan et Paris, Dumoulin, 1857, article Souvestre.

31–Par exemple J.J. Le Maguerez, *Ethologie bas-bretonne*, Doué, chez l'auteur, 1840 ; Dr Halleguen, Introduction historique à l'ethnologie de la Bretagne, extrait du *Bulletin de la société d'anthropologie de Paris*, Paris, Masson, 1862, 12 p. et 1863, 16 p. ; E. Morin, *Les Britanni, essai d'ethnographie*, Paris, Debrosy..., 1862.

32–Par exemple M. Alhoy, Le soleil de ma Bretagne, in : *Le Magasin théâtral*, Paris, Marchand, 1843 ; M. Fournier, Le Pardon de Bretagne, in : *Le théâtre contemporain illustré*, Poissy, Arbien, 1849 ; F. Soulié, La closerie des genêts, *ibid.*, 1858.

33–Par exemple E. Labesse..., *Notre pays de France, le roi du Biniou (Bretagne)*, Paris, Ducrocq, s.d. ; L. Berthaut, *Histoires de ma cambuse*, Paris, Gedalge, s.d., et bien sûr la comtesse de Ségur dont *Jean qui grogne et Jean qui rit* (Paris, Hachette, 1866) est réédité en 1866, 1873, 1876, 1879, etc.

34–La production musicale comprend aussi bien l'opéra (*Le roi d'Ys*, de Lalo, créé en 1888, *L'Armor* et *La lépreuse* de Sylvio Lazzari, *Le Merlin enchanté* de G. Marty) que la romance et la chanson.

35–D. Delouche, La Bretagne et ses peintres au XIXème siècle, *Mémoire de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 54 (4), 1977, pp. 5-30.

36–Cf. A. Deniel, *Le mouvement breton, 1919-1945, op. cit.*, et Morvan Lebesque, *Comment peut-on être breton ?*, Paris, Seuil, 1970.

bourgeoisie nationale. A partir de 1920 le mouvement régionaliste, encore très littéraire et culturel, est relayé par des intellectuels modestes et de petits bourgeois bretons marginalisés qui rangeront, jusqu'en 1968 au moins, le régionalisme aux côtés de la pensée de droite. Cependant le phénomène en lui-même est toujours numériquement marginal. Le nombre d'ouvrages publiés sur le sujet par exemple est statistiquement limité par rapport à la masse de la production bien pensante. Le régionalisme semble influer sur la représentation de la Bretagne surtout dans la mesure où par son existence même il entretient l'image d'un caractère breton «naturellement » irrédentiste, obstiné et attaché à sa civilisation d'origine.

Bien plus important est le phénomène touristique. Mais il serait erronné de lier mécaniquement le mouvement littéraire, intellectuel et politique de découverte des provinces françaises au développement (réel) du tourisme. Ce n'est pas parce que l'on a pu, grâce au chemin de fer et au plan Freycinet, aller voir nos belles provinces sur place que l'on a enfin compris leur nature : les touristes pas plus que les autres ne partaient les mains vides. Le tourisme ou la villégiature sont, entre 1860 et 1940, le propre d'un public aisé, bourgeois, urbain, qui n'a pratiquement plus d'intérêts économiques dans l'exploitation terrienne et pour qui la peur de la révolte rurale n'est plus un problème politique important. A l'intention de ces gens qui voyagent pour leur plaisir se constitue une représentation de la Bretagne comme espace de loisir, contrée «pittoresque» au sens étymologique du terme, très éloignée par exemple de la Bretagne que voyaient les voyageurs-administrateurs du siècle précédent pour lesquels elle était au contraire territoire militaire ou contrée agricole.

On peut distinguer au XIXème siècle trois âges du tourisme. Avant 1830, ce sont surtout les notables qui se lancent à la découverte de leur département ou de leur arrondissement. Leurs expéditions tiennent plus de la promenade que du véritable tourisme. A la différence cependant des promenades que de tout temps, on peut le supposer, ont fait les notables, c'est systématiquement qu'ils partent à la découverte du patrimoine archéologique. Ils montrent plus d'intérêt en effet pour celui-ci que pour le mode de vie des ruraux qui ne les intéresse que rarement ou alors uniquement dans sa dimension utilitaire et économique. Et c'est avec l'impression de contribuer à créer un patrimoine et dans une intention nettement pédagogique qu'ils publient *Itinéraires* et *Voyages* (37). Après 1830, vient le temps des grands voyages romantiques. Mérimée, Flaubert ou Michelet entament des *Voyages* (38) parfois à pied, s'intéressent à l'archéologie et à la vie rurale, toutes deux érigées en spectacle. Leur voyage légitime et renouvelle plus qu'il ne la crée une représentation forgée dans un contexte «parisien», littéraire, national... Après 1850 enfin apparaissent les chemins de fer. En moins de dix ans, ils atteignent les grandes villes bretonnes. Paraissent alors des guides touristiques qui, dans un premier temps au moins, ne sont que des ouvrages de commande demandés à des fins publicitaires par les Compagnies à des érudits locaux (39). Le contenu de ces guides permet de cerner assez précisément quelle a pu être la contribution du tourisme à l'évolution du stéréotype régional. Il existe une sorte de division du travail. A des livres «parisiens» (E. Souvestre, *Les derniers Bretons*, 1836, J. Janin, *La Bretagne pittoresque, historique et monumentale*, 1844, puis, bien plus tard, L. Duplais, *La Bretagne et ses fils*, 1887 ou A. Le Braz, *Au pays des pardons*, 1894) revient le soin de forger une âme de la province bâtie uniquement sur les traits extérieurs de la civilisation des mœurs (costumes, danses, musique, caractère, coutumes) ; les guides pour leur part se contentent de construire une Bretagne à visiter et ont comme caractéristique d'ignorer pratiquement totalement le mode de vie des ruraux, et même le folklore, renvoyés en une brève notice synthétique dans les premières pages.

La Bretagne des guides est formée d'itinéraires précis et assez vite stéréotypés qui longent les côtes et sont jalonnés de lieux consacrés (Pointe du Raz, grottes de Crozon) où ne vont jamais les autochtones et de stations balnéaires, créations purement factices. Les voyageurs s'y arrêtent dans des hôtels où tout est fait pour reproduire leur mode de vie habituel. Les temps forts du voyage sont les «points de vue», lieux qui n'ont de sens et d'existence que pour le touriste et à partir desquels le paysage se déploie comme un pur spectacle, vide d'hommes le plus souvent. Si les autochtones y apparaissent, ce ne sont jamais des hommes ou des femmes au travail, mais des individus au costume et aux attitudes «pittoresques» qui s'intègrent au spectacle. Autre temps fort de la littérature touristique, les monuments historiques. On voit se construire de toutes pièces le monument historique à partir de deux éléments associés. Un lieu quelconque, pourvu ou non de ruines et de vestiges, et une anecdote historique qui lui donne son sens et son nom. Coupé de la Bretagne réelle, le touriste prend l'habitude d'en consommer des ersatz. Les éléments importants de la représentation de la province se fixent sur des objets. A partir de 1860, on voit se multiplier dans les guides les publicités pour les chambres noires des hôtels qui permettent de fixer pour l'éternité un paysage choisi, les cartes

37 – Denoual de la Houssaye, *Voyage au Mont Saint-Michel, au Mont-Dol et à la Roche-aux-Fées*, Paris, Johanneau, 1811 ; J.C. Poignand, *Antiquités historiques et monumentales à visiter de Montfort à Corseul par Dinan et retour par Jugon, Rennes, Duchesne*, 1820 ; E. Richer, *Voyage pittoresque dans le département de la Loire-Inférieure*, Nantes, Mellinet, 1823, etc.

38 – P. Mérimée, *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*, Paris, Lefournier, 1836 ; G. Flaubert, *Par les champs et par les grèves*, Paris, Charpentier, 1886 (le voyage lui-même a été fait en 1847) ; J. Michelet, *Tableau de la France*, Paris, 1833.

39 – E. Ducrest de Villeneuve, *Guide itinéraire historique et statistique du voyageur en Bretagne. Première partie, département d'Ille-et-Vilaine avec une carte du chemin de fer*, Rennes, Oberthur, 1857 ; A. Amaury, *Itinéraire de Nantes à Saint-Nazaire*, Paris, Hachette, 1858 ; A. Moutié, *De Paris à Rennes et à Alençon, itinéraire descriptif et historique*, Paris, Hachette, 1858, etc. Suivront les grandes collections de guides, notamment les guides Conty, Joanne, puis les «guides bleus».

postales, qui permettent elles aussi de s'approprier sur le mode de la consommation marchande un petit morceau du pays mais qui garantissent au moins à l'acheteur la légitimité du morceau choisi ; les bijoux bretons et autres bibelots-souvenirs qui sont autant d'occasions de s'approprier des éléments de la culture bretonne selon l'esthétique revue et corrigée en fonction de celle de l'acheteur. C'est en cela que le tourisme, pratiqué jusqu'à la seconde guerre mondiale par une bourgeoisie locale et nationale de revenu élevé, paraît avoir eu un rôle important dans la fixation d'une représentation de la Bretagne. Plutôt que de susciter un discours original sur la province, il a contribué à fractionner le discours érudit, historique ou folklorique, en stéréotypes aisément accolables à des objets érigés en symboles. En 1836, dans le poème d'Auguste Brizeux, *Marie*, la jeune fille bretonne en coiffe, pieuse et soumise, rassemblait toutes les qualités de la Bretagne en général. Les poupées bretonnes des boutiques de souvenirs remplissent à peu près le même rôle. Or à partir du moment où il n'est plus véhiculé uniquement par le livre et l'écriture, le stéréotype régional est susceptible de toucher d'autres publics.

Entre 1880 et 1910 en effet, on assiste à une évolution fondamentale dans la représentation de la province. Un autre système de signes se juxtapose aux précédents : la Bretagne devient dérisoire. Dérisoires les «Ma Doué Beniguet» et «Ils ont des chapeaux ronds» qui émaillent les chansons de Théodore Botrel dans les cabarets de Montmartre ; dérisoire le personnage de Bécassine qui apparaît dans les pages de *La semaine de Suzette*. Or au même moment les supports traditionnels des stéréotypes bretons évoluent. L'image de la Bretagne qui était jusque-là véhiculée essentiellement par l'écrit emprunte d'autres chemins : le bibelot sorti des faïenceries de Quimper (40), le meuble «rustique breton», la fête (fête des Filets bleus à Concarneau ou élection de la duchesse des Bretons à Paris), les chansons de Théodore Botrel enfin, prennent en partie le relais. Ils s'adressent manifestement à un public nouveau qui n'est toujours pas le rural breton resté sur la terre et qui n'est plus seulement la bourgeoisie nationale. Le nouveau public du stéréotype régional est largement fourni par le peuple ouvrier ou la toute petite bourgeoisie issue de l'exode rural, qu'ils soient installés à Paris ou dans les villes-relais comme Rennes ou Le Mans. 1880-1910, c'est justement l'époque où l'exode rural connaît son apogée pour la Bretagne.

Tout se passe comme si la représentation de leur civilisation d'origine ainsi offerte aux provinciaux déracinés était juste assez proche de la réalité pour leur permettre de penser ce déracinement et juste assez dérisoire pour décourager toute valorisation d'un monde qu'il faut quitter. Rien de particulier à la Bretagne en cela. On peut penser qu'il s'agit là d'une fonction globale qu'assurent les stéréotypes régionaux de l'Auvergnat, du Méridional ou de Breton qui se diffusent parmi le petit peuple des villes au rythme des différentes vagues de l'émigration rurale : lui permettre de penser son propre déracinement et de penser l'autre, ce nouveau voisin tout proche et pourtant étranger.

La superposition de ces évolutions qui s'empilent sans jamais s'effacer oblige à différencier l'histoire du stéréotype régional au XXème siècle selon les publics auxquels il s'adresse. Il y a, à l'adresse du public cultivé national, une image littéraire, nourrie par des auteurs d'origine bretonne admis au rang des écrivains, même si c'est dans un genre tenu pour secondaire, qui ressassent sans fin (en les adaptant au besoin selon les nécessités politiques du jour) les thèmes mis au point par les jeunes légitimistes du milieu du XIXème siècle. Leur Bretagne est essentiellement aimable, douce et conservatrice. Elle se marie sans peine avec le savoir ramené de villégiature par les touristes. Par ailleurs la toute petite bourgeoisie et les milieux ouvriers urbains disposent d'un stock de stéréotypes mis au point lors de grandes vagues d'émigration rurale et corrigés par l'expérience (par exemple lors du grand brassage de la guerre de 1914) où l'on voit parfois sourdre l'expérience quasi immémoriale de la caractérologie des nations, véhiculée oralement depuis des siècles (41). C'est à leur exemple que les ruraux bretons, à mesure qu'ils accèdent à la culture nationale, adoptent comme célébration de la culture bretonne le fatras de meubles, bibelots et chansons de Théodore Botrel qui en étaient la représentation déformée. La boucle est alors bouclée. La représentation de la culture rurale devient la nouvelle culture rurale.

Tout ceci semble sombrer lorsque le stéréotype régional breton prend un tournant qui paraît radical dans les années qui suivent 1968. Pour la première fois depuis un siècle, l'alliance du stéréotype breton avec la pensée conservatrice est brisée. Désormais les thèmes de la nature et de la tradition «passent» à gauche (au moment où par ailleurs l'écologie devient un thème politique). Mais profondément, le stéréotype régional ne change pas de structure. C'est toujours la culture rurale qui porte la personnalité de la province ; elle est toujours perçue en termes de folklore ; ce sont toujours le caractère de la race, la personnalité de la langue bretonne, l'influence du climat et de la nature du sol, la célébration des costumes, des danses, des monuments, qui continuent à nourrir la représentation de la province. On a fait du neuf avec du vieux.

40–C'est de 1878 que date la première assiette à sujet «breton» sortie des faïenceries de Quimper. Quant aux meubles «rustiques bretons», l'exposition des arts décoratifs de 1925, consacrée tout entière aux productions régionales, consacre la naissance du genre.

41–Cf. A. Blasquez, *Gaston Lucas, serrurier*, Paris, Plon, 1976, p. 82. Gaston Lucas décrit ainsi en 1972 une expérience des personnalités régionales qui date justement de l'époque de son service militaire : «Les gens chassés de chez eux, ils étaient quand même sûrs d'être bien reçus chez nous à part quelques provinces comme la Normandie ou la Bretagne où ils sont toujours plus longs à ouvrir leurs volets, quoiqu'ils finissent toujours par t'accepter, une fois qu'ils t'on suffisamment étudié».